

Philippe Forest face à «la religion de la résilience»

Avec «Après tout», l'écrivain revient sur son œuvre, marquée par le deuil et la perte, et affirme l'importance de leur place dans l'art et dans une société qui préférerait les oublier.



L'écrivain Philippe Forest, en novembre. (Photo Hannah Assouline. Opale. Leemage)

par [Claire Devarrieux](#)

Libération, publié le 27 janvier 2021 à 17h06

Philippe Forest, universitaire et romancier, a beaucoup écrit sur la littérature. Son premier essai, qui date de 1992, est consacré à Philippe Sollers. Trois ans plus tard, il publie une enquête d'envergure, *Histoire de Tel Quel*. Et c'est en 1997 qu'il devient écrivain avec *l'Enfant éternel*, consacré à la mort de sa fille. Dans *Après tout*, interrogé par Jean-Marie Durand, il poursuit sa réflexion sur la littérature et sur le deuil. Ce qui rend ce petit livre passionnant, et même indispensable, est la manière dont ces deux expériences sont nouées.

«On écrit parce que quelque chose manque au monde. Il n'y a de récit que de ce qui a disparu.» Pour Philippe Forest, si la littérature est porteuse d'une vérité, ce qu'il croit, elle est dans la conscience du «vertige» de notre condition : *«Pour moi, la littérature n'est pas là pour réparer la réalité mais pour porter témoignage de la part d'irréparable, d'irrémissible que comporte l'existence et à laquelle il nous faut rester fidèles si nous voulons demeurer humains.»* Rien ne lui est plus étranger que l'idée d'une littérature qui répare, console, guérit. Il s'emporte contre *«la religion de la résilience»*.

On le voit s'énervier contre la tendance de la société à *«nous préserver du mal que nous pourrions nous faire à nous-même»* et contre le sort qui nous est réservé actuellement, *«exposés à un processus très inquiétant d'infantilisation»*.

«Retrait»

Ces propos ont été écrits pendant le premier confinement. Depuis, Philippe Forest a approfondi un autre de ses combats, celui qu'il mène contre *«la tyrannie numérique en train de se mettre en place»*. Dans la collection «Tracts» de Gallimard, il a publié l'automne dernier *l'Université en première ligne*, où il écrit : *«Un système de surveillance généralisée et d'une nature nouvelle est en train d'être mis en place. Et c'est à ce système que le passage au distanciel va soumettre l'Université.»*

Avec *Après tout*, l'auteur du *Siècle des nuages* livre des éléments de biographie. Il est né en 1962 dans *«une famille parisienne aisée»*. Le père, pilote à Air France, est *«issu de la petite bourgeoisie commerçante, chrétienne, de droite»*, la mère est au contraire fille d'instituteurs de gauche, cousine de Bernard Clavel, écrivain du même bord. Frère cadet d'un reporter photographe, Forest a effectué toute sa scolarité à l'école Saint-Sulpice où il s'est nourri d'*«un certain gauchisme chrétien»*. Non violent, antitotalitaire, européen dans l'âme, le jeune Forest n'a pas été un militant. Longtemps il a voté écologiste. A présent, il *«vote de moins en moins régulièrement»*. Enclin au silence et à un *«retrait relatif»*, il se dit *«sceptique mais pas cynique»*, ce qui lui paraît *«la devise du vrai démocrate»*.

De ses études à Sciences-Po, au début des années 80, il a conservé l'habitude de lire la presse. Il aura eu pour enseignants de hauts fonctionnaires animés du *«sens du service public»* qu'il estime en voie de disparition, sauf à l'hôpital. Professeur d'université, il déplore *«la paupérisation et la prolétarianisation du métier»*. Enfin, il ne s'attendait pas à connaître la fin de l'ascenseur social : *«Je considérais le progrès comme une évidence : pas le progrès moral ou politique, forcément, mais en tout cas le progrès matériel. Je ne voyais absolument pas venir la catastrophe sociale à laquelle nous assistons.»*

«Répulsion»

Apprécient la polémique, mais pas *«le lynchage»* devenu systématique, Philippe Forest a quelques phrases bien envoyées. Par exemple : *«Quiconque exprime sa haine d'un roman qu'il juge trop difficile [...] est convaincu de parler pour le Bien, de prendre un avantage mérité sur l'auteur trop élitiste qu'il stigmatise.»* Or, *«la détestation systématique des élites est caractéristique d'une posture antidémocratique»*.

Il ne sacralise pas pour autant la carrière littéraire : *«Je ne crois pas à la religion romantique qui voue un culte à l'écrivain consacrant sa vie à son œuvre. J'éprouve même une sincère répulsion à l'égard d'une certaine mythologie de l'art qui présente la littérature à la manière d'un sacerdoce sanctifiant le sacrifice de l'auteur.»*